

Year of the Devil

—
El Niño

A María

Sébastien Fauvel

—
Vingt-cinq mai deux mille cinq

« Oh ! je dois avoir à l'heure,
À l'heure qu'il est,
Deux ou trois marmots qui pleurent
Pour avoir leur lait...

—

Mais moi, j'ai tété leurs mères
Longtemps avant eux !
Le Bon Dieu me le pardonne :
J'étais amoureux...

—

Qu'Il me le pardonne ou non,
D'ailleurs, je m'en fous !
J'ai déjà mon âme en peine :
Je suis un voyou. »

J'ai perdu la tramontane,
Georges Brassens, 1954.

Été

Chiapas, México. Mon bus a passé les cascades sous des forêts aquatiques. Je t'écris pour oublier.

Jours et nuit d'amour. De la baie aux collines en feu, la ronde incessante des canadiens — le soleil brûlait un ciel noir de fumée. *Year of the Devil.* Au large des yachts luxueux paressaient. Derrière les collines, les villages vibraient dans l'air mouvant.

Du balcon je regagnai la chambre ; un souffle de lumière épousait et mon dos et mes hanches. Glissant mon ventre à tes côtés, j'abandonnais mes bras et mes mains à tes caresses. Au plafond les pales de bois du ventilateur tournaient lentement. *Guapo.* Dans l'ovale du miroir doré je croquais ta peau sombre.

Sous la fraîcheur des pins les moutons beiges paissaient au chant des cigales. Une ombre furtive nous fuyait sous les buissons. *¡Mira la gatita!* Sur les chemins de sable tu aventurais tes mains sur mon ventre et mes seins. Je les chassais en riant et tu me pris sous tes bras.

Les murs de pierre, sombres et frais, enveloppaient la douceur de la nuit. Par les volets clos filtraient la lumière et les bruits des ruelles. Les pêches mûres parfumaient la table ; j'y mordais en m'allongeant sur le bois chaud, paupières closes. Tu te posas dans un soupir ; mes bras fermés sur toi, le jus sucré coulait sur tes épaules rondes.

Automne

De mes pieds nus j'écarte les fougères mouillées de rosée ; j'approche du ruisseau bruissant entre les pierres. Je reçois quelques gouttes, et lève mon visage ; le soleil blanc filtre à travers les branches et les feuilles colorées. Je m'assieds à genoux dans l'herbe humide au bord de l'eau ; m'appuyant d'une main sur les pierres glissantes, je me penche, et plonge ma cruche dans les flots. L'eau claire y coule lentement ; les remous se glissent entre mes doigts, et le long de ma paume, ouverte — je frissonne ; le froid saisit mes poignets, le ruisseau semble m'entraîner dans son courant. Mon regard en suit le cours, se perd dans les ombres mouvantes peuplant au loin ses brumes blanches. Hors des bois, loin d'ici, son lit rejoint la route de la ville. *¿...Volverás a mí un día ?*

J'ai quitté les abords du ruisseau ; je porte la cruche contre moi, au-dessus de mon ventre lourd. Je m'arrête à genoux près d'un bosquet de menthe, en cueille de larges poignées ; je porte le bouquet à mon visage, ma poitrine se gonfle de plaisir. J'en suce avec délice une feuille odorante, sur le bout de ma langue. *Amor... ¿te acuerdas de la primera vez ?* Tu avais parfumé de menthe ma peau brûlante de désirs sous tes caresses enivrantes ; j'en avais glissé quelques feuilles vertes parmi les poils de ton pubis. Tu souriais ; je tenais au chaud ton désir dressé entre mes mains. Mon visage enfoui dans ton cou, tu serrais mes épaules dans tes bras, caressais la peau fine de mes seins au rythme de nos souffles.

Hiver

Le temps a passé. J'attends toujours ton retour. Ma fenêtre s'ouvre sur la nuit noire et odorante. Par moments me revient le parfum enivrant de tes boucles sombres et je crois y plonger à nouveau mon visage frissonnant. Je devine aisément les lignes souples de ta taille, ton dos et tes épaules hautes sur ta nuque ; je sens tes mains errantes sur mes hanches, et ton visage heureux se tourne vers le mien. Lorsque tu reposais sur le dos près de moi, je venais frotter contre ton ventre ma joue et mon front en ronronnant faiblement ; je goûtais ta peau salée, tu venais caresser mes épaules et mon visage, passant tes doigts dans les cheveux épars. Je n'ai pas oublié le rythme de tes gestes, leur douceur ; vifs et légers, comme le papillon que j'étais autrefois.

You are gonna know so many ones like me. Non. Je tenais le dos de tes mains dans mes paumes moites ; j'aurais voulu caresser une dernière fois tes poignets et tes bras jusqu'au creux de tes coudes, sentir ta chaleur, tes frissons et tes poils dressés, poser mes paumes contre tes paumes et venir baiser tes mains à genoux, le visage enfoui dans les plis de tes vêtements. Tes doigts osseux ont griffé ma peau tendre en se retirant. Je tremblais, les larmes proches me réduisaient au silence. Je regardais tes mains ; j'aurais voulu te tenir une dernière fois contre moi, te serrer fort, comme nous aurions dû le faire il y a bien longtemps, pleurer mes larmes chaudes dans ton cou. Tu vins poser un dernier baiser sur ma joue et tu t'en fus.

Printemps

Un râle de mort rauque et profond déchire à nouveau les eaux ; et mes poumons, écrasés sous la contraction violente des parois durcies de son ventre, vomissent le liquide sucré par ma bouche et mon nez. Je n'en finis plus de mourir. La membrane tendue à craquer sous ma tête se déchire et laisse s'échapper les eaux, ruisselant sur ma peau. Où s'enfuient-elles ? Je glisse plus bas encore, et ma tête vient peser lourdement sur des muscles ronds et accueillants. Ils s'ouvrent dans un long hurlement de détresse et d'angoisse. J'y glisse sur la nuque, sous une poussée puissante. Je sens des gouttes se former sur ma tête et tomber. J'ai froid ; j'ai peur. Une chair molle et chaude vient alors toucher mon crâne déformé, passant sur mes cheveux.

Je reconnais ses caresses — ma tête repose sur la paume de sa main. J'entends son rire clair et nerveux — il fait vibrer tout son corps, fatigué et heureux. Elle se penche, gémit, et pousse fortement. Mes épaules se dégagent dans l'air glacé. Sa vulve se révulse sur mon torse ; je sens sa main posée contre mon dos, y tombe lentement. Mes poumons sont déchirés par l'air gelé qui s'y engouffre — le sang y afflue soudain, brûlant. Je vais mourir — j'expire violemment, dans un dernier effort. Un cri perçant passe à travers mon corps. Elle me porte alors sur sa chair tendre et chaude. Je vois bouger les taches sombres de ses yeux, dans l'odeur apaisante. J'y souffle lentement, meurs de plaisir sur l'air chaud de sa peau.

Été

Elle me porte entre ses bras et son ventre encore arrondi. Ma tête repose mollement sur sa main ; mes fesses tendres s'enfoncent dans sa peau moite. Sa respiration tranquille me berce doucement. Je sens mon ventre se creuser ; mes jambes s'agitent, je cherche son sein. Elle y fait glisser mon visage ; je sens le téton sur ma joue, viens le saisir entre mes lèvres. Il couvre ma bouche ; je l'aspire, le presse entre ma langue et mon palais. Le bon lait chaud coule au fond de ma gorge ; je l'avale, le sens venir peser sur mon ventre. Je tète longtemps ; le mouvement rythmé de mes lèvres m'enivre, je voudrais qu'il ne cesse jamais. Elle se met à parler, j'entends sa voix rassurante. Elle ôte soudain son sein de ma bouche, me pose sur son ventre.

Les poumons, brûlants, oppressés, pleurent et crient ma soif, à chaque expiration. Elle se penche, et je vois son visage. Elle porte un grand verre d'eau fraîche à ses lèvres. Elle ferme ses yeux ; l'eau vient lécher son palais et sa langue sèche. Je vois les mouvements de son cou allongé, elle avale quelques gorgées ; l'eau froide coule en elle, elle laisse échapper un long soupir. Elle me regarde, et sourit ; un frisson, et une douce chaleur parcourent ma peau. Elle lève ma tête vers son sein ; je le saisis de mes mains, mords son mamelon. Sa chair vibre au rythme de son cœur ; je l'écoute, immobile, sens les contractions lentes de son estomac. Mon ventre est chaud ; le liquide s'écoule en gargouillant au travers de mes intestins mouvants.

Automne

Tu t'endors dans le soleil sous mon bras, ton petit corps allongé sur mon ventre. Sur mes paupières la lumière chaude des feuilles rougies. Sous ma tête le tronc rugueux, noueux, tire tendrement les cheveux pris dans l'écorce. Les racines larges contre mes épaules s'enfoncent profondément dans la terre jusqu'au lac. Les nénuphars flottants ont ouvert grand leurs fleurs. J'en devine le parfum envoûtant, tombe d'ivresse et de fatigue. Ma main glisse sur la peau douce de ton dos. Ma chair pénètre dans la terre molle, humide. Le sang afflue dans la chaleur animale du poids lourd sur mon ventre. Je souffle au rythme de l'haleine brûlante sur ma peau nue. Mes cuisses se ferment sur la lumière du soleil glissant entre mes jambes.

Right here ?! Oh, crazy girl!... Je me pressais follement contre toi derrière la porte cochère. Je tenais ton visage entre mes mains ; j'étouffais tes protestations sous mes baisers. *Mas jsoy feliz!...* Je n'en pouvais plus de désir. La poitrine gonflée offerte sous la robe légère se vidait en gémissant sous l'étreinte de tes bras. Ton sexe levait sous l'étoffe. Je te sens onduler sur mon ventre brûlant ; mes bras s'égarèrent en caresses, sur la peau de ton dos. Mes cuisses frémissent d'impatience. Mais tu sanglotes?... Je frissonne, ouvre les yeux. Tu te réveilles en pleurant ; tu cherches mon regard. Mes mains se figent. Je tiens mon souffle — et un à un au-dessus du lac, j'ai entendu s'échapper les soupirs fébriles des fleurs du nénuphar !

Hiver

J'émerge à nouveau du sommeil ; des larmes sèchent sous mes yeux. Mes paupières, lourdes de fatigue, restent collées. Les draps encore mouillés, sous mes cheveux, portent l'odeur des herbes mortes, prises dans les marais gelés, de la terre humide, expirant sous la neige. Je tire à moi la couette chaude, se glissant doucement entre mes jambes, contre mon ventre, y plonge mon visage. Je voudrais la serrer entre mes bras ; elle se vide, et s'évanouit comme en un songe. Je laisse échapper un sanglot ; mes bras brûlants se ferment en tremblant sur ma poitrine vide et douloureuse. Des larmes chaudes gonflent mes paupières, viennent couler sur mon nez et ma joue. Cela fait du bien ; cela soulage. J'ai un peu froid ; je me couvre, glisse une main au chaud, entre mes cuisses.

Je laisse ouvrir mes yeux embués. La couette nuageuse flotte sur le lit. Le poil de mon pubis est doux au creux de mon poignet. Tu reposes, à côté de moi, les lèvres entrouvertes ; je devine les mouvements de ta respiration. Que tu es calme. Ma sueur froide a séché au bas de mon dos et entre mes fesses. Je laisse un doigt glisser entre mes lèvres refermées. Je regarde doucement ma fenêtre. La neige nous éclaire, qui s'y est déposée ; la lune tombe sur l'enfant. On entend le vent siffler. Le lit tangue un peu. Je joue au bord de mon vagin. Au loin les cimes neigeuses des arbres se perdent dans le ciel gris. Sous leur ombre profonde, couve la terre. Il n'y a plus rien. La lune se couvre, et tout fond dans l'obscurité.

Printemps

Tes doux cheveux blancs brillent au soleil. J'aime leur chaude odeur de terre. Je marche à travers les champs. Le blé dore, et frôle mes épaules. La tête posée sur mon cou, tu regardes au loin par-dessous mon menton les vagues noir et or que le vent y soulève. Mon sein s'est blotti au creux de ton ventre. Tu te mets à gigoter, je m'arrête ; tu fais la grimace en grognant un peu. Je te laisse descendre au sol. Tu t'accroupis, les jambes écartées. Je te retiens, les mains au chaud sous tes petits bras. *¡Ranita mía!* Tu me regardes, et pisses un peu ; le petit ruisseau doré pénètre dans la terre brune. Tu te penches, et regardes ton ventre. Tu ouvres la bouche, fermes les yeux, et laisses s'échapper une jolie petite crotte, ronde et bien noire.

Tu te laisses peser lourdement sur mes mains, en halestant un peu. Puis tu te tends, ouvrant les yeux, et te débats en gémissant. Je te lâche, me recule, viens croiser mes bras l'un sur l'autre sous mes seins, contre mes cuisses. Tu t'assieds dans la terre à l'ombre des blés. Tu ne me regardes pas. Des mouches se sont déjà posées. Tu approches prudemment tes doigts ; elles s'envolent. Tu ris, et tu prends peur, lèves vers moi tes bras et ton visage en m'appelant. Que tes petits cris sont troublants ! Je te tends mes bras, et souris ; tu attrapes mes doigts — comme tes mains fragiles serrent fort déjà ! — tu me tires à toi, avec un joli cri de victoire et de joie. Je te lève au soleil, tu gazouilles gaiement ; tu t'endors contre moi sous mes bras amoureux.

Été

Mes seins ne donnent plus de lait. Je les appuie contre mes cuisses, tiens mes genoux entre mes bras. Tu marches devant moi, sans tomber, sur le sable humide ; tu regardes les traces de tes pas. Mes yeux embués face au soleil se closent. Jeune fille, j'aimais rester ainsi, à rêver, en sentant vibrer jusque dans mon ventre la plage sous l'assaut répété des vagues déferlantes. J'entends crisser la mer qui se retire ; ma poitrine se gonfle avec elle, tremblant d'émotion. Le crissement se fait plus fort, plus sombre ; je retiens mon souffle. — La vague se brise, et gronde sourdement tout au long du rivage ; mon soupir m'est un soulagement délicieux qui n'en finirait pas. J'inspire à nouveau l'air salé, enivrant, laisse rouler ma tête au creux de mon coude.

Autour de moi le sable chaud exhale un air brûlant. Son souffle doux se glisse entre mes cuisses, vient lécher mes flancs et remonter sur mon dos, envelopper et mes épaules et mes bras. L'odeur de la roche parfume ma peau douce, pénètre mes poumons, caresse ma poitrine de dedans et de dehors. Je sens mon cœur se réchauffer et battre... *Cómo lo añoro*. Soudain le sable mouillé de tes mains sur mon ventre me réveille. Tes mains maladroitement et ton petit corps potelé contre le mien ! *¿Cariño ?* Tu me souris ; ta peau a déjà pris de belles couleurs. Tu te serres contre moi ; je passe ma main sur tes épaules, dans ton dos ; tu enfouis ton visage sous mon bras. Je me penche, et dépose un baiser dans tes cheveux blonds.

« Tes seins forment un cœur. »

Mots de petite fille à sa maman.